

—Abigail !... Un baiser ! Rien qu'un baiser !... criai-je.

—Soit, dit-elle en revenant sur ses pas. Je ne serai point fâchée, après tout, de savoir ce que c'est qu'un baiser....

Et elle avait passé ses bras blancs aux travers des barreaux de fer et, les jetant autour de mon cou, elle attira mon visage vers le sien. Je revis ses yeux gris insondables, sans haine et sans amour ; je sentis ses lèvres glacées. Il me sembla qu'elle aspirait ma vie même. Mon regard se voila, mon souffle s'arrêta, une angoisse indicible m'envahit. J'aurais voulu me dégager de l'étreinte de ces bras. Mais je me trouvai soudain sans force, presque sans connaissance....

Le claquement d'un fouet se fit entendre dans la nuit. Je me sentis libre. Un rire clair éclata de l'autre côté de la grille, et je perdis tout à fait le sentiment.

.....

Quand je revins à moi, je me trouvais couché au bord du chemin, aux mains de mon ami le docteur, qui me frictionnait vigoureusement. Sa voiture était arrêtée près de là. Aidé de son domestique, il m'y transporta.

—Que diable venais-tu faire, à cette heure, au cimetière ? demanda-t-il quand il me vit en état de lui répondre.

Je ne sais quelle pudeur ou quelle crainte de ses railleries m'empêcha de lui dire la vérité. Je parlai de libations imprudentes, d'une longue promenade faite pour me remettre d'aplomb. Naturellement, il accepta mon explication....

Tout le monde avait écouté en silence l'étrange récit de cet homme d'honneur, dont personne ne pouvait mettre la parole en doute.

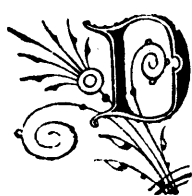
—Et pourquoi, dit quelqu'un, cette explication ne serait-elle pas la bonne ?... Pourquoi tout cela ne serait-il pas un rêve causé—si j'ose le dire—par un flacon de vieux vin ?

—Les rêves laissent-ils des traces tangibles ? répondit le colonel d'un air singulier. Mon bouquet de jasmains et de roses avait disparu. Et sur le sofa il y avait une touffe d'immortelles....

PAUL HEYSE.

MŒURS ET COUTUMES

UN MARIAGE GREC EN SYRIE



DANS le Liban, et en particulier à Beyrouth, les anciens usages se sont perpétués plus complètement que sur aucun autre point de la Syrie, tout en subissant des modifications de détails assez notables encore et qu'il n'y a guère lieu de regretter. Ainsi en est-il des

cérémonies qui précèdent et accompagnent le mariage entre jeunes gens appartenant à l'Eglise grecque.

Ces cérémonies, dont l'ordre est arrêté et les invités prévenus quinze jours à l'avance, débutent par le "bain de la fiancée," lequel est pris aux bains publics dont, en cette occasion, l'approche est interdite aux hommes, toute la journée, au lieu de quelques heures consacrées aux ablutions des femmes dans les jours ordinaires. Mais la fiancée ne prend pas tranquillement et isolément son bain dans le lieu public destiné à cet usage, elle le prend en grande cérémonie, entourée d'un grand nombre de compagnes parées avec un luxe tout oriental, aussi bien qu'elle-même, et au son des voix criardes et des instruments enragés.

Lamartine, dont la femme assistait à une cérémonie de ce genre, en rapporte tous les détails dans le premier volume de son *Voyage en Orient* :

Lorsque la fiancée parut, accompagnée de sa mère et de ses jeunes amies, et revêtue d'un costume si magnifique que ses cheveux, ses bras sa poitrine disparaissaient entièrement sous un voile flottant de guirlandes de pièces d'or et de perles, les baigneuses s'emparèrent d'elle et la dépouillèrent pièce à pièce de tous ses vêtements : pendant ce temps-là toutes les femmes étaient déshabillées

par leurs esclaves, et les différentes cérémonies du bain commencèrent. Ces cérémonies, qui se renouvellent tous les jours dans les bains turcs, on les connaît ; ici, il y avait en plus les exercices folâtres des baigneuses et la musique sauvage des joueuses de fife et de tambourin.

Le bain terminé, la toilette refaite, une collation de pâtisseries et de confitures fut prise sur le plancher recouvert de tapis, le café suivit, on fuma la chibouque et le narghilé, et enfin les danseuses parurent, qui terminèrent par leurs évolutions cette journée si bien remplie. La nuit à peu près venue, la jeune fiancée fut reconduite chez sa mère par ses joyeuses compagnes.

La cérémonie du bain de la fiancée précède de quelques jours celle des noces proprement dites, pour la description desquelles nous empruntons à un célèbre écrivain les détails suivants :

La cérémonie, dit-il, a commencé par une longue procession de femmes grecques, arabes et syriennes qui sont venues les unes à cheval, les autres à pied, par des sentiers d'aloës et de mûriers, assister la fiancée pendant cette fatigante journée. Depuis plusieurs jours et plusieurs nuits déjà, un certain nombre de femmes ne quittent pas la maison d'Habib et ne cessent de faire entendre des cris et des gémissements prolongés.... Les vieillards et les jeunes gens de la famille de l'époux en font autant de leur côté, et ne lui laissent presque aucun repos depuis huit jours....



Introduits dans les jardins de la maison d'Habib, on a fait entrer les femmes dans l'intérieur des divans pour faire leurs compliments à la jeune fille, admirer sa parure et voir les cérémonies.... J'ai réussi à m'introduire, par exception, jusque dans le divan des femmes, au moment où l'archevêque grec donnait la bénédiction nuptiale. La jeune fille était debout à côté de son fiancé, couverte, de la tête aux pieds, d'un voile de gaze rouge brodé en or.

Un moment, le prêtre a écarté le voile, et le jeune homme a pu entrevoir pour la première fois celle à qui il unissait sa vie : elle était admirablement belle. La pâleur dont la fatigue et l'émotion couvraient les joues, pâleur relevée encore par le reflet du voile rouge et les innombrables parures d'or, d'argent, de perles, de diamants dont elle était couverte et par les longues nattes de ses cheveux noirs qui tombaient tout autour de sa taille ; ses cils peints en noir ainsi que ses sourcils et le bord de ses yeux, ses mains dont l'extrémité des doigts et des ongles était teinte en rouge avec le henné et avait des compartiments et des dessins moresques, tout donnait à sa ravissante beauté un caractère de nouveauté et de solennité pour nous dont nous fûmes vivement frappés. Son mari eut à peine le temps de la regarder. Il semblait accablé et expirant lui-même sous le poids des veilles et des fatigues dont ces usages bizarres épuisent les forces de l'amour même. L'évêque prit des mains d'un de ses prêtres une couronne de fleurs naturelles, la posa sur la tête de la jeune fille, la reprit, la plaça sur les cheveux du jeune homme, la reprit encore pour la remettre sur le voile de l'épouse et la passa ainsi plusieurs fois d'une tête à l'autre. Puis, on leur passa également tour à tour des anneaux aux doigts l'un et l'autre. Ils rompirent ensuite le même morceau de pain, ils burent le vin consacré dans la même coupe. Après quoi on emmena la jeune mariée dans les appartements où les femmes seules purent la suivre pour

changer encore sa toilette.

Le père et les amis du mari l'emmenèrent de leur côté dans le jardin, et on le fit asseoir au pied d'un arbre entouré de tous les hommes de sa famille. Les danseurs arrivèrent alors, et continuèrent jusqu'au coucher du soleil leurs symphonies barbares, leurs cris aigus et leurs contorsions auprès du jeune homme qui s'était endormi au pied de l'arbre et que ses amis réveillaient en vain à chaque instant.

Quand la nuit fut venue, on le conduisit seul et processionnellement jusqu'à la maison de son père. Ce n'est qu'après huit jours que l'on permet au nouvel époux de prendre sa femme et de la conduire chez lui.

Le fait est que, pour le moment, ce que le nouvel époux doit désirer le plus vivement, après ce martyre prolongé, c'est une bonne nuit de repos ; la nouvelle épouse, que ses tourmenteuses bruyantes abandonnent à elle-même à peu près à la même minute, s'endort aussitôt entre les mains de ses femmes qui la déshabillent, à moins qu'elle ne fût endormie déjà auparavant, en dépit du tintamarre.

Ajoutons, cependant, que depuis cette relation des mandements épiscopaux ont mis un peu d'ordre dans ce désordre cérémonieux autant qu'inutile, pour ne rien dire de plus, et abrégé les épreuves vraiment trop cruelles des jeunes patients. Mais le fond n'a pas sensiblement changé, et sa couleur orientale est restée intacte, vous pouvez y compter. — H. G.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Poulet au blanc.—On peut employer les restes d'une volaille ou accommoder ainsi un poulet entier, ce qui est plus présentable, et se sert comme entrée dans un bon dîner de famille.

On fait fondre, mais non roussir, un morceau de beurre, on ajoute de la farine, en tournant ; on mouille avec de l'eau, toujours en mélangeant. On ajoute sel, poivre, un rien de muscade, si on l'aime, et on laisse bouillir avec la viande, pendant une heure environ. Au moment de servir, on lie avec un jaune d'œuf, on parfume avec un filet de citron.

En été, on peut mêler de l'estragon, soit haché très fin soit en branches, pour décorer.

Quatre quart.—Je donne ma recette personnelle, qui diffère un peu des principes classiques, mais qu'on approuve ordinairement.—Mélanger deux œufs, les blancs battus en neige, avec un quart de beurre de farine ; ajoutez presque un quart de sucre en poudre en dernier. Travailler un peu et laisser reposer. Le repos unifie la pâte, lui donne l'aspect d'une crème très compacte. On la verse dans un moule élevé et non sur une tourtière presque plate. On saupoudre le dessus d'une couche d'amandes hachées, mélangées d'un peu de zeste de citron également haché aussi fin que possible. Un rien de sucre en poudre sur le tout.

La cuisson est la seule difficulté à redouter. Il faut un four modérément chaud, dans lequel le gâteau restera au moins une heure. S'il est saisi, il est manqué.

Le melon—chacun sait ça—est un fruit délicieux, mais qui ne sait pas supporter la médiocrité ; aussi est-il important pour une bonne maîtresse de maison d'être familiarisée avec les signes qui indiquent la bonne qualité du cucurbitacé cher aux gourmets.

A l'inspection de la queue du melon, lorsqu'elle a été fraîchement coupée, on reconnaît que le fruit est venu à maturité sur pied, et non pas sur la paille, ainsi qui arrivent trop souvent.

Quand au degré de cette maturité, on s'en assure en appuyant son doigt sur l'extrémité opposée à la queue : le melon est à point, lorsque l'écorce cède facilement sous cette pression, mais il reste entendu que l'écorce ne doit que légèrement fléchir.

Enfin, le plus ou moins de poids du melon indique si sa chair est ferme ou spongieuse ; et, par l'arôme qui se dégage de l'écorce, on se rend compte du degré de finesse et de parfum que possède le fruit.